

Robert s'empessa de le ramasser en disant, un peu ému :

— J'ai eu bien peur de l'avoir cassé !

Marcelle regarda l'objet, vit que c'était un déméloir en corne et dit, en rassurant Robert :

— Il n'y aurait pas eu grand mal. Ah ! si tu avais cassé celui-ci, c'eût été différent.

En même temps, Marcelle montrait à Robert un peigne en écaille.

M. Robert examina les deux objets et dit, assez étonné :

— Pourtant ils sont tous les deux pareils ?

— Pareils de forme et d'aspect, mais non de matière. Le premier est en corne, le second est en écaille.

— Eh bien ? fit Robert attendant une explication.

— Eh bien, répondit Marcelle, la corne coûte bon marché et l'écaille coûte cher.

— Pourquoi ? fit encore M. Robert.

— Parce que la corne est une matière très répandue, très commune, et que l'écaille est une matière assez rare.

— Ah ! dit Robert.

— Tu t'en demandes sans doute le motif ?

M. Robert ne se demandait peut-être rien du tout, et il était prêt à se contenter de la première explication de Marcelle.

Pourtant il ne pouvait s'empêcher de répondre à la question qu'on lui faisait.

— Oui, dit-il.

— Eh bien, la corne n'est autre chose que la corne des bœufs, des vaches, des buffles, des chèvres, des béliers qui sont en grand

nombre sur la terre, tandis que l'écaille est fournie par la carapace de certaines tortues relativement peu nombreuses et qu'il faut aller chercher au loin.

M. Robert avait repris le démêloir.



Il le regarda attentivement et dit :

— Comment? ça, c'est fait avec de la corne des animaux? Mais la corne d'une chèvre, par exemple, n'a pas cette forme-là ni cette couleur.

— Aussi les lui donne-t-on à l'aide des préparations suivantes. Les cornes sont d'abord ramollies en restant plongées plusieurs jours dans de l'eau froide, puis en passant dans une chaudière d'eau bouillante où on les laisse séjourner quelques

heures. Ensuite on les fait chauffer en les exposant rapidement à une flamme claire. Les cornes des animaux étant creuses, on les fend avec une serpette, pendant qu'elles sont chaudes, dans le sens de leur longueur. Puis, comme elles ont une tendance à reprendre leur forme primitive, comme un cornet de papier qu'on viendrait de dérouler, on les place entre deux plaques de fer poli et on les laisse refroidir sous des poids considérables. On obtient ainsi des lames de corne.

Ces lames ont encore l'aspect de la corne naturelle, blanche et opaque. Si on veut leur donner la transparence, il faut les soumettre à une autre opération.

— Que fait-on ? dit M. Robert.

— On commence par faire chauffer les lames au-dessus d'un feu de charbon de bois, puis on gratte, on coupe les parties noircies par la fumée, on enlève les parties trop épaisses et les veines trop noires. Puis on les plonge dans de l'eau froide d'abord, dans de l'eau chaude ensuite. Au sortir de l'eau chaude, on les imprègne de suif fondu et on les met sous presse entre des plaques de fer. Au bout de quelque temps on les retire et on possède alors des lames brunes plus ou moins foncées, qui ont acquis la transparence voulue.

— Et alors, la corne ressemble à l'écaille ? dit Robert.

— Non, pas encore, répondit Marcelle. Si l'on veut que la corne imite l'écaille, il faut la mouiller par places avec des dissolutions métalliques dont la nature varie suivant la couleur des taches que l'on veut produire, par exemple, une dissolution d'argent donne le noir, une dissolution d'or donne le rouge, et une dissolution de mercure donne le brun.

— Et comment de cette lame de corne fait-on un peigne comme celui-ci ? demanda M. Robert.

— On découpe la lame suivant la forme que l'on désire à l'aide d'un emporte-pièce et l'on fait les dents d'un seul coup, au moyen de petites scies circulaires tournant toutes ensemble et espacées à la distance convenable ; puis on finit le travail à la lime.

— Bon ! fit M. Robert, voilà pour le peigne en corne ; à présent parle-moi du peigne en écaille. L'écaille vient de la tortue, à ce que tu disais tout à l'heure ?

— Tu sais, continua Marcelle contente de voir que Robert prenait intérêt à ses explications, tu sais que le corps de certains animaux est recouvert de plaques plus ou moins larges d'une substance dure qu'on appelle l'écaille. Les poissons, les lézards, les crocodiles, les serpents, tous les reptiles ont le corps couvert d'écailles. Les tortues également sont protégées par des écailles, et c'est l'écaille supérieure de certaines tortues dont je te parlerai bientôt, qui donne l'écaille industrielle. L'écaille supérieure de la tortue se nomme, tu le sais, la carapace.

Chaque carapace fournit treize lames d'écaille et plusieurs morceaux plus ou moins recourbés. Ces lames et ces morceaux se séparent, se détachent quand on plonge la carapace dans l'eau bouillante ou quand on l'expose à la chaleur. Lames et morceaux composent l'écaille brute et présentent des courbures et des épaisseurs inégales. On les redresse en les mettant pendant quelques minutes dans de l'eau très chaude, puis en les comprimant et en les laissant refroidir entre des plaques de fer ou de bois

dur. Devenus plats, ils sont grattés et amenés à l'aide du rabot à une épaisseur uniforme.

L'écaille ainsi obtenue s'amollit tellement par l'action de la chaleur qu'on peut agir sur elle comme sur une pâte molle et flexible. Elle se laisse étendre, souder et prendre toutes les formes que l'on désire. On peut donc en faire des peignes, soit en la découpant à l'aide du ciseau et de la scie, soit en la moulant dans des moules spéciaux.

— J'ai compris, dit M. Robert; mais la tortue qui fournit l'écaille, où la trouve-t-on?

— La tortue qui donne l'écaille la plus belle se nomme la tortue caret; elle est longue de soixante-quinze centimètres environ. On la trouve sur les côtes d'Amérique et dans la mer des Indes.

— Mais comment la prend-on?

— On peut la pêcher ou s'en emparer quand elle vient à terre. Tu sais que la tortue est amphibie, c'est-à-dire qu'elle vit également dans l'eau et sur la terre.

Or la tortue vient souvent sur terre, surtout pendant la nuit et lorsqu'elle va pondre ses œufs.

— Comment! s'écria Robert, la tortue pond des œufs comme une poule!

— Mais oui, elle se rapproche alors du rivage et creuse dans le sable un trou où elle dépose ses œufs.

— Est-ce qu'elle les couve aussi? demanda Robert en riant.

— Non, c'est le soleil qui se charge de donner aux œufs de la tortue la chaleur nécessaire à leur éclosion, et quand les

petits sortent de leur enveloppe, ils gagnent aussitôt la mer comme un refuge plus sûr que la terre, car leur carapace n'est pas encore assez dure pour les protéger contre les oiseaux de proie ou les reptiles qui les guettent.



C'est donc surtout au moment de la ponte qu'on peut s'emparer des tortues.

Pour cela, on tend au bord du rivage de longs filets dans les mailles desquels les pauvres bêtes se prennent par la tête ou par les pattes.

Il est certaines espèces qu'il suffit de surprendre, au moment où elles sortent de la mer, et de retourner sur le dos; alors elles ne peuvent plus bouger.

La tortue caret, avec sa carapace bombée, parvient à se remettre sur ses pattes. Pour la garder vivante, il faut la charger d'une forte pierre.

— Et pour les pêcher, comment fait-on ?

— Les tortues dorment souvent à la surface de l'eau.

Lorsque les pêcheurs en trouvent ainsi endormies, ils approchent doucement leur barque et les harponnent.

On voit aussi des plongeurs habiles parvenir jusqu'à l'animal qu'ils tuent d'un coup de pique ou qu'ils capturent au moyen d'un nœud coulant.

On peut encore pêcher la tortue à la ligne, mais, comme tu le penses bien, avec de fortes lignes de corde et de très solides hameçons.

Enfin, il est un moyen extrêmement curieux de s'emparer de ces pauvres bêtes, à qui on va arracher l'écaille et dont la chair très recherchée servira à faire quelques « potages à la tortue ».

Ce moyen, le voici :

Il existe dans certains parages de l'océan Indien et près des côtes de Mozambique un étrange petit poisson qu'on nomme la remora.

Ce petit poisson manque de la vessie natatoire qui permet à ses semblables de s'élever ou de descendre facilement au milieu des eaux.

Mais cet ingénieux animal a remplacé l'appareil qui lui faisait défaut, par une ventouse placée sur sa tête.

Est-il au fond de la mer et veut-il monter ? Il remarque un

poisson qui va exécuter ce mouvement et, aussitôt, il vient appliquer sa ventouse sous le ventre de son confrère, il fait le vide et le voilà collé au poisson qui ne peut s'en débarrasser et qui l'enlève.

C'est une façon de voyager assez commode, n'est-ce pas ?

— Oh ! c'est bien étonnant ! murmura M. Robert qui écoutait avec beaucoup d'intérêt.

— Eh bien, cette faculté de la rémora est utilisée par certains pêcheurs pour la prise des tortues. Quand ils se sont emparés d'une rémora, ils lui passent dans la queue un anneau suffisamment étroit pour la rendre captive, et à cet anneau ils attachent une longue corde.

— Mais c'est une laisse qu'ils veulent faire ! s'écria M. Robert.

— C'est absolument cela.

La rémora est transportée à bord de la barque dans un tonneau rempli d'eau de mer ; puis, lorsque le pêcheur aperçoit des tortues endormies, il jette la rémora à la mer en la retenant par sa laisse.

La rémora cherche à se sauver, elle aperçoit la tortue et va chercher asile sous sa carapace.

Elle fait agir sa ventouse et la voilà fixée à la carapace inférieure de la tortue.

Et elle est fixée solidement, et elle a bien choisi l'endroit où elle ne pouvait être atteinte par les mouvements de la tortue.

Marcelle s'arrêta un instant et reprit, s'adressant à Robert :

— Eh bien, devine maintenant ce que va faire le pêcheur ?

— Moi, fit Robert, si j'étais à sa place, je retirerais tout dou-

cement la corde qui sert de laisse à la rémora, et j'amènerais sur mon bateau la rémora avec la tortue !

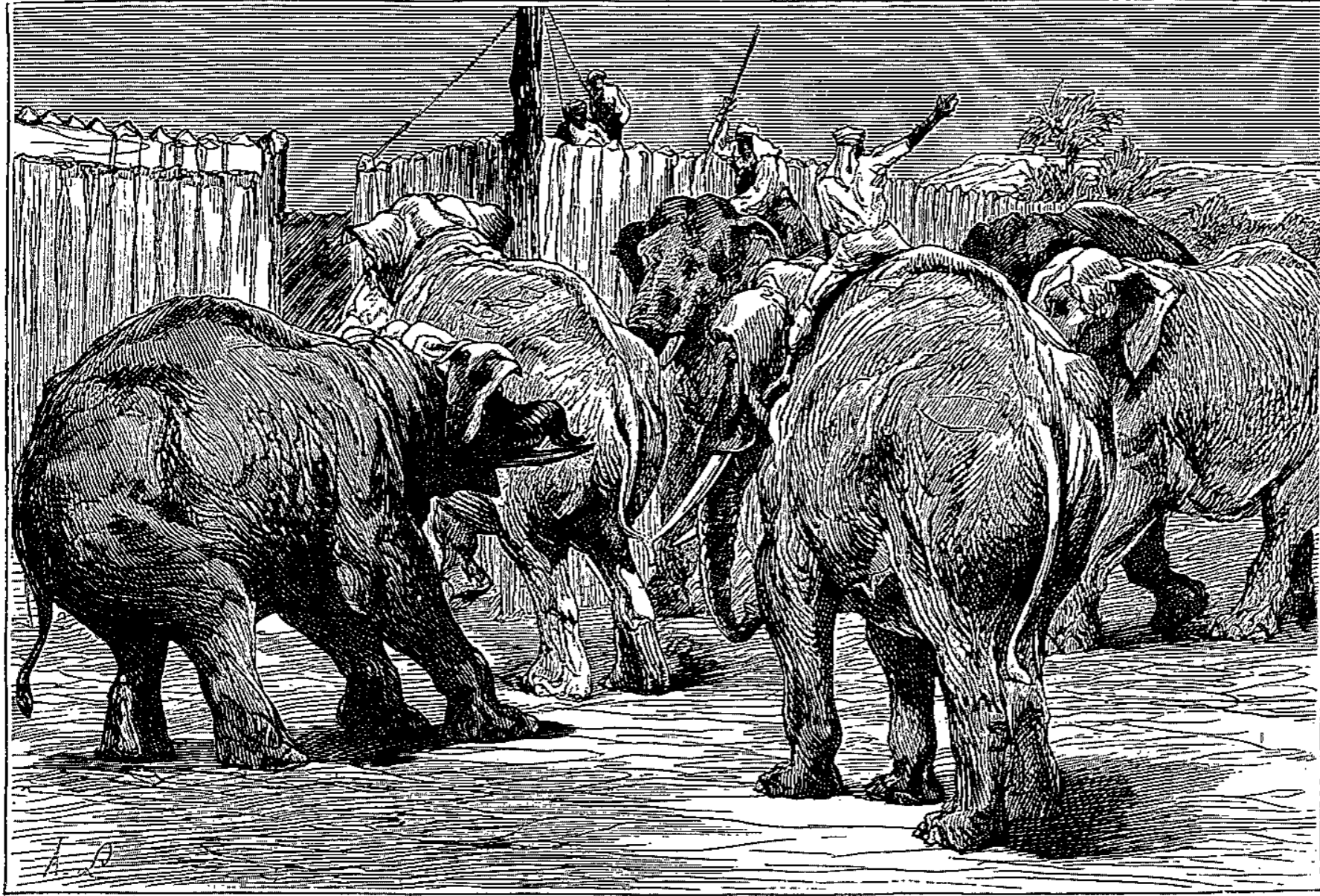
— C'est précisément ce que fait le pêcheur, dit Marcelle en riant, et tu as deviné juste.

M. Robert se mit à rire avec Marcelle.

Puis il dit gentiment :

— Avoue, cousine, que ça n'était pas bien difficile !





## CHAPITRE XXIII.

### L'IVOIRE ET LES ÉLÉPHANTS.

M. Robert posa sur la table de toilette le peigne d'écaille qu'il avait gardé à la main, sans y faire attention, en écoutant la curieuse histoire de la rémora.

Ses regards tombèrent sur les brosses d'ivoire.

— Ça, dit-il, je sais ce que c'est.

— Ah ! fit Marcelle, qu'est-ce donc ?

— C'est de l'os, c'est-à-dire que c'est fait avec des os d'animaux.

— Eh bien, tu te trompes.

— Ça n'est pas de l'os ?

— Non, puisque c'est de l'ivoire.

— L'ivoire, dit Robert, se rappelant ce qu'on lui avait appris dans certaine occasion récente, l'ivoire, ça se trouve dans les dents.

— Aussi cet ivoire est-il fourni par des dents.

— Quelles dents ?

— Les dents de l'éléphant et de l'hippopotame.

— Alors l'ivoire est plus précieux que l'os.

— Il y a la même différence entre l'ivoire et l'os qu'entre l'écaille et la corne. On fait beaucoup d'objets avec les os. Ainsi cette brosse à ongles est en os. L'os se travaille facilement avec le ciseau, la scie, le tour, le rabot ; mais il n'a pas la dureté, la finesse et l'éclat de l'ivoire. Celui-ci résiste plus que le marbre même à l'action du ciseau. On le travaille avec des râpes et des burins d'acier, et on le polit avec du grès réduit en poudre très fine et mêlé à de la craie.

Le dos de ces brosses est fait avec des plaques d'ivoire qu'on a découpées assez minces, comme tu le vois, au moyen de fines scies circulaires.

M. Robert avait pris une des brosses et l'examinait.

Il passa sa main sur le poli de l'ivoire ; puis, retournant la brosse, il dit :

— Et ça, ce qui sert à brosser, c'est du crin, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas du crin. Le crin est le poil long et rude qui croît au cou et à la queue de plusieurs animaux, tels que le

cheval, par exemple. La brosse que tu tiens et la plupart des brosses ordinaires se font avec des soies de sanglier et de porc.

— Des soies ? fit Robert.

— On appelle ainsi les poils qui recouvrent la peau des sangliers et des porcs.

— Ah ! et alors on attache ces soies à l'ivoire ?

— A l'ivoire ou au bois, si la brosse est en bois. On y perce des trous ronds, égaux, convenablement espacés et dans ces trous l'on passe une ficelle doublée en boucle. On tire cette ficelle où l'on a attaché par son milieu un petit faisceau de soies. Le faisceau, pour pénétrer dans le trou, est obligé de se plier en ses deux moitiés et de se doubler. On passe ensuite la même ficelle dans le trou suivant, on amène un autre faisceau de soies et l'on continue de la même manière jusqu'à ce que tous les trous soient garnis.

— Mais, dit M. Robert en regardant le dos de la brosse, on ne voit pas trace de cette ficelle.

— C'est que la brosse est en deux parties. La partie où les trous ont été pratiqués a été recouverte d'une plaque d'ivoire qu'on a collée dessus. Cependant voici une brosse à dents où le travail dont je viens de te parler s'aperçoit fort bien. Ici, la ficelle est remplacée par un fil de laiton que tu peux voir circuler entre les fines rainures de l'ivoire.

Quand tous les faisceaux de poils sont placés, on les égalise à l'aide de forts ciseaux et on les nivelle parallèlement à la surface inférieure de la brosse.

M. Robert resta silencieux quelques instants.

Puis, il eut cette réflexion :

— Ainsi cette brosse d'ivoire provient d'une dent d'éléphant. Eh bien, ça ne doit pas être facile à se procurer une dent d'éléphant !

— En effet, répondit Marcelle en souriant.

— Comment fait-on ?

— On va dans les Indes ou en Afrique, où vivent les éléphants, on les capture et...

— On leur arrache leurs dents ! ajouta M. Robert ; voilà qui ne doit pas être commode !

Et M. Robert pensait à la petite opération qu'il avait récemment subie.

— Mais avant d'arracher les dents à ces pauvres bêtes, ajouta Marcelle, on est obligé de les mettre à mort, car l'éléphant est l'animal le plus grand et le plus fort du monde. On ne peut l'approcher à l'état sauvage, et il ne se laisserait pas endormir par le chloroforme, comme quelqu'un de ma connaissance.

Le même souvenir était venu à l'esprit de Marcelle.

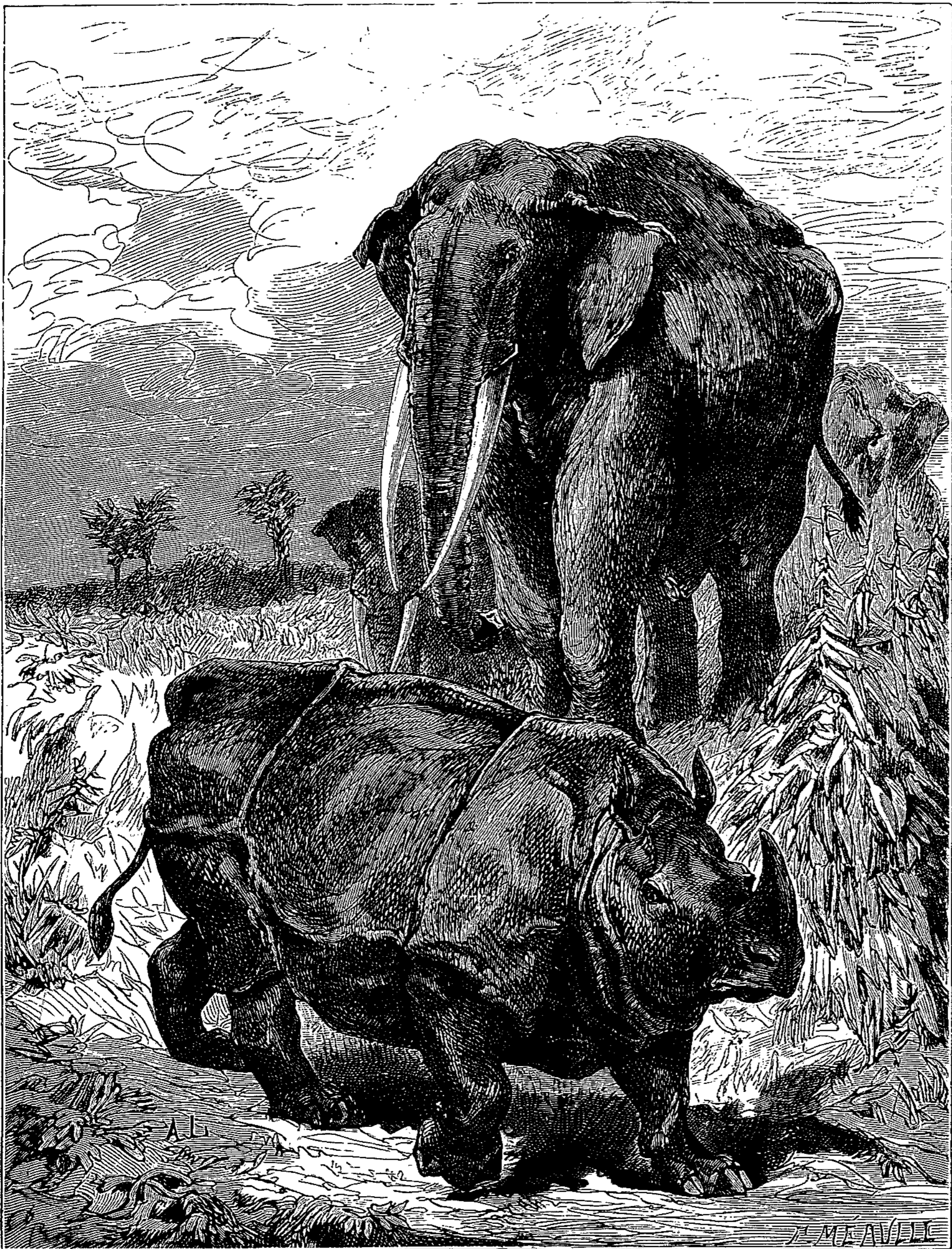
Robert dit simplement :

— J'y pensais. Mais, dis-moi, elles sont grandes, les dents d'un éléphant ?

— Tu le sais bien ; tu en as vu au Jardin des plantes et au Jardin d'acclimatation. Elles sont assez visibles.

M. Robert chercha un peu.

— Non, dit-il, je n'ai pas vu leurs dents, aux éléphants ; je n'ai vu que leurs défenses, ces grandes cornes qui leur sortent de la bouche.





— Voyons ! fit Marcelle, est-ce que les cornes poussent dans la bouche ? La bouche, c'est la place des dents, et les défenses des éléphants ne sont autre chose que leurs dents.

M. Robert n'était pas si naïf qu'il le semblait, car il reprit :

— Mais les dents, c'est fait pour manger, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, l'éléphant ne peut pas manger avec ces deux dents-là.

— Ah ! ça, c'est très juste. Aussi l'éléphant a-t-il d'autres dents. L'intérieur de sa bouche est garni de molaires qui lui permettent de mâcher ce que sa trompe leur présente. Il ne possède pas de canines, mais il a deux incisives et ce sont ces deux incisives, développées d'une façon exorbitante, qui sont devenues ses défenses.

Ces énormes incisives lui servent d'armes offensives et défensives, et surtout protègent sa trompe si précieuse. Un éléphant privé de trompe serait comme un homme privé de bras. La trompe, c'est le bras et même la main de l'éléphant, car elle est terminée par un prolongement qui représente un véritable doigt. L'éléphant apprivoisé est d'une grande douceur et rend d'importants services à ses maîtres. Son cerveau se rapproche, par sa conformation, de celui de l'homme et cela explique les traits d'intelligence surprenante qu'il accomplit constamment et qui dénotent chez lui non seulement de l'instinct, mais encore du raisonnement.

On capture les éléphants, en Afrique, en creusant sur les chemins où on a vu leurs traces de larges fossés recouverts de

branches et de feuillages. Les éléphants les plus jeunes et les plus étourdis ne voient pas le piège et tombent dans le fossé où ils sont faits prisonniers.

Dans les Indes, on fait la chasse aux éléphants sauvages en se servant d'éléphants apprivoisés.

Dès qu'un troupeau d'éléphants sauvages est signalé, chasseurs et éléphants domestiques s'efforcent de le cerner et de le faire entrer dans des enceintes de pieux fort solides, d'où il ne peut plus sortir. L'éléphant qu'on veut apprivoiser est confié à deux éléphants domestiques, et ceux-ci le domptent rapidement à coups de trompe.

— Quoi ! fit M. Robert pris d'étonnement, les éléphants déjà apprivoisés se tournent contre leurs frères encore libres et les font prisonniers ?

— Tu vois bien, répondit Marcelle, que les éléphants sont presque aussi intelligents que les hommes !





## CHAPITRE XXIV.

### LA POMMADE, LE PARFUM ET LE POISON.

— Tu m'as dit, reprit M. Robert, que l'ivoire provenait aussi des hippopotames ?

— En effet. Les défenses de ces animaux sont moins grandes que celles des éléphants ; mais elles fournissent un bon ivoire blanc et compact, dont on se sert beaucoup dans la fabrication de menus objets, et surtout dans celle des dents artificielles.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Robert, en interrompant Marcelle.

— Je dis que les dentistes emploient cet ivoire-là pour faire les dents artificielles.

— Comment, s'écria Robert, ce sont les vraies dents de l'hippopotame qui servent à fabriquer les fausses dents ?

— Oui. Tu ne t'en doutais pas.

— Non, fit Robert.

Puis il ajouta :

— L'hippopotame non plus ne s'en doute pas !

Marcelle ne put s'empêcher de rire de cette réflexion et Robert, voyant rire Marcelle, se mit à rire avec elle.

Quand ce gai duo fut achevé, M. Robert reprit :

— Et où ça se trouve-t-il, les hippopotames ?

— On ne les trouve qu'en Afrique et aux bords des fleuves. L'hippopotame est lourd et marche fort mal, mais il nage et plonge avec une grande facilité ; quand il reparaît à la surface de l'eau, il fait entendre des cris qui ressemblent beaucoup aux hennissements du cheval. C'est pour cela que son nom d'hippopotame signifie, en grec, cheval de fleuve.

— Ça doit être difficile de le prendre, s'il nage si bien ?

— Aussi ne cherche-t-on pas à s'en emparer au milieu de l'eau. On attend qu'il vienne sur terre et on le tue à coups de fusil, ou on s'en empare en le faisant tomber, comme on fait pour les éléphants, dans des fosses placées sur son chemin.

— Pauvre bête ! murmura Robert.

Mais il ne donna pas suite à ce sentiment de compassion. Ses idées venaient de prendre involontairement un tout autre cours.

— Allons ! bon ! s'écria-t-il.

— Qu'y a-t-il ? demanda Marcelle.

Et M. Robert, assez penaud, montra sa petite main pleine de pommade.

Tout en écoutant ce que racontait Marcelle, il avait joué avec un large flacon de verre ; tout à coup le bouchon avait cédé sous la pression de ses doigts qui s'étaient enfoncés dans de la pommade.

Marcelle donna une serviette à Robert, puis elle mit dans la cuvette de l'eau et un morceau de savon.

— Le savon va enlever tout cela, dit-elle.

M. Robert lava sa menotte, puis il dit en s'essuyant :

— Ça ne voulait pas partir ; c'est donc bien gras, la pommade ?

— Je crois bien, c'est fait avec de la graisse.

— De la graisse... d'animaux ?

— Dame !

— Et de quels animaux ?

— Des bœufs et des porcs.

— Vrai ?

— Pourquoi prends-tu un air étonné ?

— Parce que la graisse, ça ne sent pas bon, et ça, ajouta M. Robert en mettant son petit nez au-dessus du pot de pommade, et ça, ça sent bon.

— Aussi y a-t-il dans la pommade autre chose que de la graisse.

— Quoi donc ?

— Tu vas le savoir. Toutes les pommades de toilette sont

faites de la façon suivante : on fait fondre d'abord de la cire blanche ; puis, quand elle est bien dissoute, on y ajoute de la moelle de bœuf...

M. Robert interrompit sa cousine :

— De la moelle ? Mais tout à l'heure tu disais de la graisse ?

— Eh bien, j'ai eu tort, quoique ces deux substances se ressemblent beaucoup. La moelle est une matière huileuse, légère, molle, presque liquide, qui remplit la cavité des os des animaux et aussi des nôtres.

— Bien, continue ! fit M. Robert.

— Quand la moelle de bœuf est fondue, on ajoute encore de l'axonge...

Cette fois Marcelle s'interrompit elle-même, souriant de l'effet que ce mot devait produire sur son cousin.

— De l'axonge ! murmura Robert, de l'axonge ! Qu'est-ce que c'est ? Et puis, dans tout ça, je ne vois pas la graisse de porc que tu avais annoncée !

— Eh bien, l'axonge, dit Marcelle en prenant sa revanche, l'axonge, ce n'est pas autre chose que la graisse du porc.

— Tiens ! fit Robert, et pourquoi n'appelle-t-on pas tout simplement la graisse du porc par son nom ?

— Ah ça ! je n'en sais rien ! répondit franchement M<sup>lle</sup> Marcelle. Axonge est un mot savant formé de deux mots latins signifiant essieu et oindre, parce qu'on s'en sert pour graisser les essieux de voitures.

Mais la graisse en question a un autre nom...

— Encore un autre ! s'écria M. Robert.

— Oui, et celui-là, tu le connais.

— C'est ?

— Le saindoux ; c'est ainsi que les cuisinières appellent la graisse de porc fondue.

Maintenant, je reprends : on fait donc fondre ensemble la cire, la moelle et la graisse ; puis l'on verse dans ce mélange un peu d'huile d'olive et un peu de jus de citron. On bat le tout avec une cuillère de bois, jusqu'à ce que la masse ait pris la consistance de la crème. On laisse alors le mélange se refroidir, et quand il est froid, on a de la pommade.

— Mais cette pommade-là ne doit pas sentir très bon ?

— Non, puisqu'on ne lui a pas encore donné de parfum, mais rien n'est plus facile à faire. Lorsque la pommade commence à se refroidir, à se figer, on y verse quelques gouttes d'essences, essence de rose, d'héliotrope, de tubéreuse, de jasmin ou de violette, et on a enfin une pommade qui sent la rose, l'héliotrope, la tubéreuse, le jasmin, la violette ou tel autre parfum désiré. Comprends-tu ?

— Je comprends ; mais les essences, d'où viennent-elles ?

— Elles viennent des fleurs que je viens de te nommer.

Et M<sup>lle</sup> Marcelle, débouchant un flacon qu'elle prit sur sa toilette, en fit respirer l'odeur à Robert.

— Voilà, par exemple, dit-elle, de l'essence d'héliotrope. Les essences sont des huiles, appelées huiles essentielles, qui sont contenues dans certaines plantes. Pour les obtenir, on distille ces plantes, c'est-à-dire on les place dans de l'eau que l'on fait bouillir. La vapeur s'élève bientôt, et cette vapeur est formée

non seulement d'eau, mais encore d'huile essentielle prise à la plante. On recueille cette vapeur, on la refroidit et on a alors de l'eau contenant de l'huile essentielle. On laisse reposer le tout, et comme les huiles essentielles sont plus légères que l'eau, elles montent à sa surface; on les sépare facilement de l'eau et le résultat est atteint. On possède alors l'huile essentielle que l'on désirait.

— Alors, ça, reprit M. Robert en respirant de nouveau le flacon que lui avait laissé Marcelle, c'est de l'huile essentielle d'héliotrope ?

— Pas tout à fait.

— Comment ? pas tout à fait. Alors je ne comprends plus.

— Si, tu vas comprendre.

— J'attends.

— Eh bien, dit Marcelle en souriant de l'air décidé et curieux de Robert, sache que l'huile essentielle qu'on vient d'extraire d'une plante est loin d'avoir le doux parfum de cette plante. Cette huile présente souvent, au contraire, une odeur âpre et même désagréable. Elle ne rend le parfum primitif que sous un petit volume. Quelques gouttes à peine de cette huile essentielle versées dans de l'eau pure ou dans de l'alcool, et la suavité de l'odeur reparaît. Ce flacon ne renferme donc pas de l'huile essentielle pure, il n'en contient que quelques gouttes.

J'ajouterai que toutes les huiles essentielles sont des poisons violents.

— Des poisons ? répéta M. Robert très surpris.

— Oui.

— Ça n'est pas possible ?

— Comment ! ça n'est pas possible ! répéta Marcelle avec un sourire.

Mais M. Robert avait couru jusqu'à la chambre de Mar-



celle, et il en revenait avec un bouquet qu'il avait rapporté le matin même à sa cousine.

— Sens-moi cela ! dit-il.

Marcelle obéit, toujours souriante, mais à son tour étonnée.

— Alors, en ce moment, reprit M. Robert suivant son idée de vouloir convaincre Marcelle qu'elle se trompait, en ce moment tu respirez du poison ?...

— Mais oui.

— Et ça ne te fait pas de mal ?

— Remarque donc d'abord que respirer un poison ou l'avaler, ce n'est pas tout à fait la même chose.

— Ah ! ça, c'est vrai ! murmura M. Robert.

— Et puis, si le parfum de ces fleurs provient, en effet, comme tu l'as fort intelligemment supposé, de l'huile essentielle qui s'en échappe sous forme de vapeurs, ces vapeurs sont en quantité infiniment petite et ne sauraient m'être nuisibles en ce moment. Oh ! si je restais plusieurs heures à les respirer, alors je pourrais en souffrir et, dans ce cas, comme tu le disais tout à l'heure, ça me ferait du mal, car le parfum deviendrait un poison.

